

La maison qui leur appartenait, où le crime s'était accompli, fut rasée. En même temps fut affiché et répandu au loin un décret qui, sous peine de mort, interdisait le port d'armes à tout Mexicain sans distinction de parti. Deux jours après la publication de ce décret, le chef régulier des libéraux de la province, ancien gouverneur du Tamaulipas, le général La Garza, vint faire sa soumission à Vittoria. Cette démarche fit sensation ; la défection du général La Garza fut le signal du retour de nombreuses familles qui avaient déserté Vittoria à l'approche de Mejia, et qui désormais avaient confiance dans la parole française. Le général La Garza, marié à la fille d'une des premières familles du pays, est un homme bien élevé, ambitieux comme un *licenciado* (la classe des *licenciados*, c'est-à-dire ceux qui ont pris leurs degrés aux facultés, s'est toujours disputé le pouvoir). Dans les guerres civiles, il a marqué par ses idées libérales : à la tête de deux cents républicains, il a défendu heureusement Vittoria contre trois mille cléricaux qui l'assiégeaient. Peu versé dans l'art de la guerre, quoiqu'il eût été placé à la tête des forces qui attaquèrent les Français lors de l'évacuation de Tampico, il combat surtout par la ruse. Quelque secret dessein que voilât sa soumission, elle concourut à semer le désordre parmi les répu-

blicains, et les opérations que la contre-guérilla devait poursuivre dans le nord du Tamaulipas se trouvèrent ainsi facilitées.

II

L'état des routes semblait permettre enfin de rentrer en campagne ; les pluies avaient cessé, le terrain s'était raffermi. Le 12 septembre 1864, dans la nuit, la contre-guérilla française quitta Vittoria, et marcha droit à la mer par Sotto-Marina, pour fermer définitivement le passage vers Tampico aux troupes de Cortina, qui pouvaient se mouvoir librement encore entre Matamoros et la ville de San-Fernando, où s'étaient accumulées leur artillerie et leurs munitions. Le mouvement de la division Mejia, qui leur coupait la seule autre route, celle du nord, était assez accusé : nous venions d'apprendre que, malgré les pluies, elle était arrivée à Cadeyreta, ville située près de Monterey. En sortant de la capitale du Tamaulipas, si on se tourne vers le golfe du Mexique, on domine au loin l'horizon. Le pays, couvert d'un vaste manteau de verdure aux teintes monotones, paraît plat ; mais dès qu'on s'est engagé sous la forêt, ravins et ma-

melons, torrents desséchés et cours d'eau retardent la marche. Le tracé de Vittoria à Sotto-Marina compte trente-deux lieues, toujours à travers bois : tracé est vraiment la seule dénomination qui convienne à ces coupures faites jadis dans la broussaille par les Espagnols ; les Mexicains, qui n'ont rien créé, ont tout laissé dépérir. La route que nous suivions était livrée à tous les caprices de la végétation : aussi paraissait-elle presque effacée. Seuls, les piétons ou les mulets avaient creusé à la longue une *vereda* (petit sentier) où le pied se heurtait sans cesse aux racines.

Dès le lendemain du départ, il fallut reconnaître que nous nous étions mépris en regardant la mauvaise saison comme terminée. Un *temporal*, une de ces averses violentes qui durent souvent une quinzaine de jours, se déclara. Pendant la nuit passée au *rancho* de Grangeno, des bruits sinistres nous annoncèrent le commencement de l'inondation. Chaque dépression de terrain se changeait en torrent. Malgré ces fâcheux pronostics, on ne pouvait plus reculer, et pourtant les trente-deux lieues de pays qu'on allait franchir jusqu'à Sotto-Marina n'offraient aucune ressource. A quatre lieues de Grangeno coule le Rio-Purificacion : l'eau montait déjà jusqu'aux fontes de nos selles, et au réveil suivant, après dix heures passées sans aucun abri,

sous une pluie battante et sur un terrain fangeux, la colonne put voir le courant, devenu invincible, emporter majestueusement des arbres séculaires. A cinquante kilomètres de Vittoria, à travers une éclaircie du fourré, se dresse une colline couverte d'habitations. C'est Croy, vieille bourgade espagnole ; il n'en reste que des pierres de taille encore debout et alignées autour d'une grande place : çà et là, sur les ruines des anciennes villas seigneuriales, se sont élevées de misérables cases. Tout était silencieux à l'arrivée des contre-guérillas. Peu à peu quelques figures de femmes aux traits flétris et inquiets apparurent sur le seuil des portes entr'ouvertes, et à la tombée de la nuit elles se rapprochèrent de nos feux de bivouac. Interrogées sur les causes de l'absence complète des maris et des enfants, elles répondirent avec aplomb qu'ils devaient être dans le *monte* (bois fourré) à la recherche du bétail égaré. C'est que Croy est le refuge d'une population bâtarde et des bandits de la province ; c'est là qu'ont lieu des orgies nocturnes où amants et maîtresses célèbrent leur victoire après le pillage des convois. Aussi, dans la crainte des surprises de nuit, jamais les hommes de village ne couchent qu'au plus épais du *monte*, où les femmes vont leur porter quelques maigres provisions quand leur industrie a chômé. On a le cœur

serré en entrant dans ce repaire aux maisons délabrées, aux figures insolentes et ruinées par la débauche. C'est l'atmosphère d'un coupe-gorge. Jadis des jardins et des cultures faisaient contraste avec ces masures : partout maintenant croissent des herbes parasites pleines de débris d'animaux, sur lesquels s'abattent en croassant les oiseaux de proie ; c'est là le charnier où viennent mourir de faim et de fatigue les bêtes de somme enlevées aux caravanes dévalisées et emmenées à toute vitesse par les fuyards. De Croy à Sotto-Marina, toujours la solitude : pendant quatre jours de marche, deux misérables *haciendas* écroulées attestent seules que l'homme a passé par là. Des troupeaux sauvages se dérobaient sous la broussaille, des guérillas postés en éclaireurs et fuyant à toute volée pour reparaitre à l'horizon, nos cavaliers et nos chevaux marchant la tête courbée sous la pluie, nos fantassins poussant aux pièces embourbées et piétinant sept ou huit heures de suite dans les marais, c'était là le tableau de chaque jour, assombri par le temps et la souffrance. Nous n'avions pour nous soutenir que l'espoir d'un combat à Sotto-Marina, où le général Carbajal, au dire des Indiens, organisait la résistance.

Dès qu'on a traversé le précipice de la *Puerta* (porte), vaste déchirement souterrain qu'on ren-

contre sur la route, le paysage change brusquement. C'est la vraie terre chaude, où le repos devient impossible de nuit comme de jour ; on est assailli par des myriades d'insectes dévorants. Quoique l'on restât botté pour dormir, la chique, insecte presque invisible, s'introduisait sous les ongles des pieds, où elle déposait des centaines d'œufs dont la lente éclosion causait d'affreux ravages. Le *carapate* (pou de bois), qui tombait des branches, s'attaquait à toutes les parties du corps. Les moustiques nous harcelaient, et bien peu d'entre nous échappaient à la gale bédouine, aussi brûlante qu'un acide.

Le matin de la dernière étape, les averses redoublèrent d'intensité. Hommes et chevaux, transpercés depuis neuf jours, n'avaient plus un grain de maïs à mettre sous la dent ; malgré tout, la gaieté renaissait dans nos rangs, et les Arabes fredonnaient en cœur leurs chansons amoureuses en souvenir du désert. Soudain un cri joyeux partit de l'avant-garde. « Sotto-Marina, dix minutes d'arrêt ! » Du haut d'un mamelon se découvrait une petite ville blanchâtre dormant au fond de la vallée. Malgré la boue et l'ouragan de pluie, les chevaux retrouvèrent leur vigueur et hennirent. Encore une lieue de fatigue, et la poudre ferait tout oublier.

Nos illusions s'évanouirent bientôt. Le combat espéré nous manquait. Au pied de Sotto-Marina, la Corona, large de deux cents mètres, débordée de son lit, roulait furieuse. Pas un pont, et déjà les premières ombres de la nuit succédaient à un court crépuscule. Sur la rive opposée cependant nous attendait une députation de notables, apportant leur soumission au colonel Du Pin. A l'aide de deux canots, la traversée se fit le soir même pour la cavalerie, sans aucune perte. Le lendemain matin, infanterie, pièces et munitions entraient en ville à leur tour. A notre arrivée, fêtée par le son des cloches, plusieurs maisons étaient pavisées aux couleurs de l'Union américaine. Les Français y trouvèrent un accueil très-cordial. L'*aguacero* tombait toujours avec violence; mais des abris nous avaient été préparés par les habitants, dont la bonne réception était d'autant plus surprenante que Sotto-Marina est la patrie du général Carbajal, et que sa famille y résidait encore et y exerçait une grande autorité. Or, on savait que le vaincu de San-Antonio avait récemment paru sur ce territoire en appelant à la défense du sol national tous les *hacenderos* et les *peones* des environs. Cependant personne n'avait bougé. C'est que le président de la députation qui venait d'acclamer les Français était le cousin même du général Carbajal : il avait

nom don Jesus de La Serna. A ses côtés se tenait un autre parent et ami intime de Carbajal, don Martin de Leon, agent consulaire des États-Unis à Sotto-Marina.

Don Jesus de La Serna est un personnage qui semble appelé à jouer un rôle dans son pays. Fils du général La Serna, qui s'est acquis une haute réputation militaire dans les guerres de l'indépendance comme gouverneur de la province et chef du parti libéral, il a hérité de l'influence paternelle en même temps que d'un immense patrimoine. C'est peut-être le plus riche propriétaire foncier du pays. Ses *haciendas* couvrent une étendue de près de soixante lieues le long du littoral depuis Sotto-Marina jusqu'à Tampico, et à lui seul il possède des milliers de chevaux et de taureaux. Pendant tout le séjour de la contre-guérilla dans le Tamaulipas, ce sont ses *manadas* (troupes de chevaux en liberté) qui ont remonté nos escadrons au prix moyen de vingt-cinq piastres (125 francs) chaque cheval. Allié par sa femme à la riche famille des Lastra, de Tampico, il doit son légitime ascendant sur ses compatriotes et ses Indiens à un caractère aussi généreux que brave. D'une imagination fine et brillante, quoique un peu emportée, il parle facilement l'anglais et le français, qu'il a pu apprendre pendant son séjour en Europe, où il a re-

cueilli en même temps bien des notions précieuses sur les moyens de propager la civilisation au Mexique. A l'arrivée des Français, il fit preuve de tact politique. Moins ardent que son cousin Carbaljal, libéral aussi, il pensa peut-être, et cela avec raison, que les troupes ne feraient que passer à Sotto-Marina, que leur action serait de courte durée, que sa présence calmerait de part et d'autre certaines susceptibilités, tout en empêchant de frapper de confiscation ses propres domaines. Toutefois, il était décidé à ne pas compromettre l'avenir. Sa maison, bâtie à la mauresque et somptueusement meublée, fut offerte au colonel français, qui devint son hôte.

Sotto-Marina a été une petite ville; aujourd'hui c'est à peine une bourgade, dont l'aspect est joyeux encore. Elle compte tout au plus une centaine de maisons, d'apparence assez propre, et une église coquette, semblable à nos élégantes paroisses de campagne. La même grille de fer ouvragé réunit au temple un *campo santo* ombragé de palmiers. Le long du fleuve, on retrouve encore quelques *ranchos* vivant de modestes cultures. Ce petit pays a dû être florissant et industriel; mais la population y est trop clair-semée. Sotto-Marina était autrefois un port ouvert au commerce, qui lui donnait de la vie; il a succombé sous les intrigues des né-

gociants de Matamoros, le port voisin, qui en ont fait décréter la fermeture. Pourtant Sotto-Marina, par sa position géographique, doit attirer l'attention de tout pouvoir qui voudra s'affermir au Mexique. A douze lieues de la mer, baignée par la Corona, d'une navigation large et sûre jusqu'à ses rives, cette petite cité, placée entre Tampico et Matamoros, a l'avantage sur ces deux dernières villes d'avoir trois mètres d'eau de plus à la barre en tout temps, et d'offrir une baie abritée des coups de *norte*. Il suffirait d'ouvrir ce havre pour que toutes les marchandises abandonnassent Matamoros. Le commerce, au point de vue de l'économie de temps et de parcours, préférerait sans nul doute Sotto-Marina, qui est la route directe de Vittoria et des hauts plateaux. La réouverture de ce port ramènerait en outre la vie au centre du Tamaulipas, déserté totalement à cette heure par une population qui y mourait de faim et qui a dû se rejeter sur Tampico et Matamoros, les deux points extrêmes de la province, d'où elle tire son alimentation. Si Sotto-Marina n'est pas rayée de la carte, c'est qu'elle est peuplée surtout d'Américains qui se livrent au trafic des cuirs verts ou secs qu'on expédie en contrebande par le fleuve. Cet élément de race étrangère expliquait la présence, surprenante au premier abord dans cette bourgade perdue, de